

★ - LA LIBERATION

(1944 - 1945)

20 août 1944 Le bruit court dans la ville dès le matin : les Allemands sont partis dans la nuit, Saint-Etienne est libérée sans combat. Rien ne nous le faisait prévoir; nous savions que des colonnes allemandes refluaient encore dans la Haute-Loire, qu'elles devaient normalement passer chez nous Pourtant le renseignement est exact; caserne, Kommandantur, immeuble de la Gestapo ont été évacués; bientôt les cloches sonnent, les drapeaux fleurissent, la ville est en fête. Mais nous, nous avons l'impression d'être frustrés de notre victoire. D'autres résistants auront l'occasion d'intercepter l'ennemi dans la région, notamment à Estivareilles, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Saint-Etienne. Quant à nous, notre seule consolation, quelques heures plus tard, sera de participer à la capture d'une colonne motorisée venant du Puy, qui se rendra pratiquement sans résistance, entre Firminy et Pont-Salomon. Je ne me lasserai pas de contempler les visages hâves, les uniformes souillés, l'air abattu de ces seigneurs de la guerre; il y a tant de complexes dont je dois me libérer

Le commandant MAREY, Chef des combattants F.F.I. du département de la Loire; c'est-à-dire à la fois de l'Armée Secrète, et des F.T.P. communistes (qui n'ont d'ailleurs été ni nombreux ni virulents dans notre région) - me demande de me consacrer au recrutement, à l'équipement, à l'instruction sommaire - cette fois, pour le combat en campagne - d'une compagnie, à constituer à partir du G.M.O. "Revanche", susceptible d'être engagée à bref délai, peut-être même pour aider à la libération de Lyon que les Allemands, semble-t-il, n'évacueront pas sans résistance.

Je m'installe aussitôt à la caserne Grouchy, avec mes ingénieurs des Mines et mes protestants. La nouvelle de ce recrutement de volontaires qui m'est confié se répand comme une traînée de poudre dans la ville et les environs, et les jeunes gens affluent par centaines dès les premières quarante-huit heures. Limité dans mes effectifs, j'opère une sélection impitoyable - Tout est à organiser; le ravitaillement, les camions, les uniformes de l'Intendance, les premières armes disparates et trop peu nombreuses mais l'enthousiasme général supplée à toutes les lacunes. Les protestants ont fait venir leur pasteur, le lieutenant d'infanterie de rés.

WEHRUNG; j'ai la chance inespérée de voir venir à moi un jeune Saint-Cyrien plein d'allant et d'autorité naturelle, militaire dans l'âme, le sous-lieutenant MET, fils du célèbre colonel MET de la Légion Etrangère : de passage dans la région à ce moment, il vient se mettre à ma disposition. Avec MASSARD, LAGNEAU et quelques autres, j'ai ainsi l'encadrement souhaité, renforcé par deux sous-officiers éprouvés, l'adjudant-chef MAUSSET et l'adjudant GARTAL, qui se sont eux aussi présentés comme volontaires.

Je me vois proposer par la Gendarmerie deux compensations bien agréables aux sacrifices passés, et ne les boude pas : un cabriolet Buick décapotable, de couleur grenat, modèle 1939, qui appartenait à un industriel milicien, et que je réussirai à militariser, ce qui me permettra de le conserver jusqu'à ma démobilisation, et même quelques semaines plus tard; et un des nombreux petits appartements de l'immeuble occupé par la Gestapo, sommairement meublé, qui sera réquisitionné pour moi jusqu'à la fin de l'année. Je garderai même par la suite, en les rachetant à bas prix à l'Armée, quelques-uns des meubles qui s'y trouvent.

La tâche qui m'a été confiée m'absorbe totalement, et me distrait, Dieu merci, des désordres qui marquent la libération de la ville. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'ils aient été importants - Je n'ai pas entendu parler d'exécutions, d'enlèvements, de disparitions - Je sais que des femmes ont été tondues - Pour ma part, le seul acte justicier auquel je me sois livré concernait une concierge, qui n'avait cessé de faire de la délation; plusieurs de ses locataires, que je connaissais, m'en avaient donné des preuves formelles. Je pris un jour une escouade, sortis la concierge de sa loge, et lui fis administrer une fessée publique dans la cour de l'immeuble, à la grande joie des locataires, spectateurs aux fenêtres. Elle s'en tirait à bon compte !

°
° °

Le 28 août, l'encadrement et les effectifs de mon G.M.O., future compagnie, sont au complet, et j'estime préférable, pour sa formation, de le soustraire à l'ambiance de la ville. Un étonnant convoi de véhicules hétéroclites quitte la caserne, et rejoint tant bien que mal dans les Monts du Forez, le pittoresque village d'Estivareilles où l'on vient de se battre. L'instruction, savamment organisée par le lieutenant MET, commence aussitôt. On manoeuvre de jour et de nuit, on effectue des tirs, on apprend le maniement des différentes armes. Petit à petit, le cantonnement prend de l'allure. Chacun veut se battre, on sait que l'ennemi est encore dans la région lyonnaise. Enfin, le 3 septembre, l'ordre de départ est donné, en direction de Lyon, mais nous arrivons trop tard, au moment où se déroulent les derniers combats d'arrière-garde. Mes hommes sont très désappointés, et leur participation au défilé qui marque la libération de la ville ne suffit pas à les consoler.

.../

Après un retour triomphal à Saint-Etienne, et quelques jours de cantonnement au Pensionnat Saint-Louis, marqués de généreuses permissions, le G.M.O. repart dans la campagne, et s'installe cette fois à une trentaine de kilomètres au nord de la ville à Bellegarde-en-Forez. Un embryon d'organisation commence à apparaître, à partir d'un ensemble de G.M.O. semblables au mien, tant de l'A.S. que des F.T.P. - des unités hétéroclites, qui s'étaient constituées dans la clandestinité urbaine ou dans les maquis, et qui, disséminées dans la nature, mutuellement s'ignorant, n'avaient participé à des actions communes de résistance et de libération que dans la mesure où elles avaient, les unes et les autres, obéi aux ordres du commandant MAREY et de son état-major.

À la mi-septembre, celui-ci décide de constituer un premier Bataillon F.F.I., en regroupant plusieurs G.M.O. issus de l'Armée Secrète, qui deviennent les compagnies de ce Bataillon : il s'agit de mon G.M.O. REVANCHE, du G.M.O. 15 AOUT commandé par le lieutenant THOMAS, et du G.M.O. TRONEL, sous les ordres du Lieutenant MASSON.

Venu inspecter mon G.M.O. à Bellegarde, et assister à une séance d'entraînement et une prise d'armes, le commandant MAREY m'annonce ma promotion au grade de capitaine, et ne me cache pas que mon G.M.O., devenu compagnie, est l'élément du nouveau bataillon qui lui paraît avoir le plus de valeur militaire : "Avec une troupe comme celle-là, on va loin", me dit-il en nous quittant.

Ce nouveau bataillon, il en confie le commandement au capitaine MAURY. Ce choix va s'avérer extrêmement heureux. Gérard MAURY est de seize ans mon aîné; c'est une forte personnalité. Natif du Tarn, dont il a gardé l'accent chantant et rocailleux, issu d'une famille où se sont perpétuées de solides traditions militaires, il incarne une belle figure de soldat. Il émane de lui une autorité naturelle, tempérée de psychologie et de souplesse, d'un sens de l'humain et de l'humour, qui le fait aussitôt reconnaître et accepter par tous ces résistants qui pour la plus grande part ne le connaissaient pas. Civil tout d'abord, puis officier de l'Armée de l'Air, il a joué sous l'occupation un rôle actif d'organisation et de camouflage des groupes de "Jeunesse et Montagne", regroupant les aviateurs, leur donnant des occupations provisoires. Orienté vers l'automne 1943 sur la région stéphanoise, en vue d'y camoufler la dernière promotion de l'Ecole de l'Air, démobilisée et affectée officiellement à la protection civile contre les bombardements aériens, il a réussi à lui donner abri à l'Ecole des Mines, où ces jeunes gens ont pu poursuivre leurs études techniques, tout en étant aguerris par un entraînement intensif dans la campagne. Il a participé brillamment aux derniers combats de la libération de la région. Dès nos premiers contacts, il m'honore de la plus entière confiance, malgré mon inexpérience, et de son amitié qui restera réciproque et indéfectible, bien au-delà de nos combats communs de 1944-45.

Si l'ennemi a évacué la région lyonnaise, il est évident qu'il compte s'accrocher dans les Alpes. La 1ère Armée française, soucieuse de continuer le combat plus au nord, côte à côte avec les troupes alliées, souhaite être libérée au maximum de ce front secondaire pour elle. On institue un détachement d'Armée des Alpes, doté de moyens modernes et de l'effectif africain nécessaire pour l'artillerie, le génie, les transmissions, la logistique, et on compte sur les unités F.F.I. pour en constituer l'infanterie - chasseurs alpins, infanterie alpine, éclaireurs-skieurs. C'est à ce rôle que nous devons nous préparer. Rôle inattendu pour moi, l'ancien artilleur, mais qui n'est pas pour me déplaire.

Ainsi, prévenu du genre de combat qui sera sans doute le sien, le nouveau bataillon s'installe dans une région plus montagneuse au sud de Saint-Etienne : son P.C. est établi à Planfoy, à proximité de la ville. Ma compagnie, le 21 septembre, prend ses quartiers à Saint-Genest-Malifaux, village situé dans une zone boisée et accidentée, sise à proximité du Col du Grand Bois. Elle y reste près d'un mois, manoeuvrant sans cesse bien souvent dans le brouillard. On la dote curieusement d'un canon antichars, qui ne servira jamais, mais prend une place importante dans les manoeuvres... Tout en suivant de près l'instruction, je vais fréquemment à Saint-Etienne, qui n'est qu'à quinze kilomètres, pour régler mille détails concernant l'armement, l'équipement, le ravitaillement de mon unité.

Enfin, le 16 octobre, les camions de la compagnie rejoignant ceux du reste du bataillon s'ébranlent en direction des Alpes. Sous une pluie battante ininterrompue, nous passons par Lyon, les Echelles, Chambéry, et sommes dirigés vers Albertville. Peu avant cette ville, dans la région de Frontenex, les différentes unités sont réparties dans des villages accrochés au flanc nord de la vallée de l'Isère : le P.C. du bataillon à Tournon, et ma compagnie dans l'austère et pauvre hameau de Cléry.

Hélas, peu avant Chambéry, la motocyclette sur laquelle circule le capitaine MAURY dérape sur le verglas, et finit sa course contre un poteau télégraphique. Notre chef de bataillon est affligé d'une double fracture à la jambe gauche, et hospitalisé à Chambéry. Il me faut assumer provisoirement le commandement du bataillon; des circonstances imprévues vont limiter l'exercice de ces fonctions à une douzaine de jours.

A Saint-Etienne, les unités communistes des F.T.P. se rongent dans l'inaction, et font des désordres en ville. Non encadrées - leurs chefs n'ont aucune formation militaire ou tout au plus celle de sous-officiers - et nullement préparées au combat, elles ne pourraient être engagées au contact de l'ennemi. Le commandant MAREY trouve la solution à son problème : il nous les expédie ...

C'est ainsi un renfort de trois "compagnies" F.T.P., regroupées dans un "bataillon Müller", du nom du pseudonyme de son chef, qui nous est annoncé, avec mission de les intégrer au bataillon, et de leur inculquer un minimum de discipline et de préparation au combat. Je ne me sens pas à la hauteur d'une telle tâche - d'autant que certains des "officiers" en cause se sont affublés de galons en nombre supérieur aux miens - et je vais en parler à Chambéry avec MAURY, à qui je demande de revenir d'urgence à la tête du bataillon. Il se rend à mes raisons et sa jambe dûment plâtrée, revient à nos côtés. Convalescent, il est l'hôte du baron ANGLEYS au château de Tournon, où son épouse le rejoint et lui sert d'infirmière.

Dans ce rôle délicat de regroupement de forces disparates animées mutuellement d'une certaine animosité, le capitaine MAURY va faire merveille. Il prend comme officier adjoint le commandant du bataillon F.T.P., le "capitaine" GIVRY ex-MULLER, et améliore par petites touches l'encadrement et la formation des nouvelles unités. Par son doigté, son humour, son autorité, par quelques sanctions bien choisies, il réussit à se faire obéir, à éviter tout incident, et parviendra même par la suite à engager certains

de ces éléments, indisciplinés mais ardemment patriotiques, dans des actions militaires dont ils se tireront honorablement.

Dans notre petit hameau de Cléry, ma compagnie mène une vie rude, marquée par un temps affreux - pluie tous les jours durant trois semaines, neige ininterrompue ensuite - et le moral sera souvent à l'épreuve. Mais cette période forgera le physique et le caractère de mes stéphanois, et ne contribuera pas peu à leur donner l'endurance et l'allant extraordinaire dont ils vont faire preuve.

La seule distraction dont bénéficient les hommes est le passage du Général de Gaulle à Albertville, le 5 novembre; après avoir fait la haie toute la matinée, ils entr'aperçoivent une silhouette au fond de sa voiture, qui se penche pour saluer le fanion de la compagnie. En ce qui me concerne, j'irai plus d'une fois passer un moment à la belle abbaye cistercienne de TAMIÉ, à laquelle on accède directement de notre village par une route difficile, aux nombreux lacets.

Le 25 novembre arrive enfin la grande nouvelle : le bataillon monte en ligne Des camions américains d'une unité du train de l'Armée d'Afrique arrivent le soir, tout le matériel est embarqué. Le convoi roule sans arrêt dans la journée du 26, au milieu des rires et des chants. Il dépasse Grenoble, puis Gap et Barcelonnette; remontant la vallée de l'Ubaye, il s'arrête dans la nuit à Jausiers. Le gros du bataillon met pied à terre, mais nous la seule compagnie en laquelle le commandant ait suffisamment confiance nous montons en ligne tout de suite, désignés par le capitaine MAURY pour relever, au fort de Tournoux, une unité du 1er Régiment de Tirailleurs Algériens (en fait des F.F.I.). Nous allons y rester 81 jours.

Les camions repartent en pleine nuit. Tous feux éteints, ils pénètrent dans une caserne silencieuse. Un repas froid est distribué, un maigre armement : un fusil et dix cartouches à chacun, et les hommes entament une marche de huit kilomètres dans la neige, le long des talus. Au centre, des mulets portent les sacs. Un fort finit par apparaître sous la lune, dominé par des à-pics vertigineux. Après une demi-heure de montée, la colonne y pénètre. Une fois prises les consignes au P.C., les sections, par des souterrains, des escaliers sans fin, des dédales de galeries, gagnent leurs postes. A deux heures du matin, la relève est faite, les guetteurs mis en place, les hommes se couchent à tâtons tout habillés : à peine armés, ignorant tout des lieux, perdus au milieu d'un cirque de montagnes neigeuses, face à un ennemi aguerri et bien armé. Ils ont peur. Jamais ils ne salueront aube avec plus de joie que celle du 27 novembre.

La compagnie a été installée définitivement au fort de TOURNOUX, situé à douze kilomètres au nord-est de Barcelonnette, au dessus du point de jonction des vallées de l'Ubaye et de l'Ubayette, sur un rocher escarpé. Ce fort ancien protégeait autrefois la route internationale de Cap à Coni et la vallée de Barcelonnette; il venait d'être remplacé, juste avant la guerre, par plusieurs casemates situées plus près de la frontière, marquée par le col de Larche (1997 mètres) : les ouvrages de Saint-Ours, Font-Vive et surtout Roche-la-Croix (2.000 mètres), dans lesquels les Allemands sont fortement

retranchés.

L'ensemble du fort de TOURNOUX, énorme construction à la Vauban, s'étage de 1.300 à 2.000 mètres d'altitude, et comporte des casemates à son pied, un fort inférieur, un fort moyen, un fort supérieur et un observatoire. Une galerie souterraine relie les casemates et les forts inférieur et moyen. L'observatoire, à la cote 2.008, est occupé par des artilleurs de la 1ère Armée, observateurs de la batterie de canons de 75 qui nous appuie, auprès desquels je détache un groupe, répartissant mes sections entre les forts, et installant mon P.C. dans le bâtiment principal, le fort inférieur. Une étroite route aux multiples lacets relie celui-ci à la route de Barcelonnette, mais malheur aux véhicules qui s'y attardent ! ils sont pris sous le feu des canons allemands du col de Larche. Quant au P.C. et au reste du bataillon, il est installé à JAUSIERS, village situé à sept kilomètres du fort, sur la route de Barcelonnette; une compagnie A.S. du bataillon occupe, à deux mille mètres d'altitude, le fort de Cuguret. Les compagnies F.T.P., encasernées, mécontentes de n'être pas engagées mais incapables de l'être, sont embarquées et habituées à la discipline, et le capitaine MAURY a fort à faire avec elles, dosant habilement exhortations et sanctions.

La température est rude, les hommes encore mal équipés : bottes, anoraks, gants fourrés n'arriveront qu'après quelques semaines. Nous avons hâtivement remplacé une unité F.F.I. qui nous a fait la plus mauvaise impression hâves, déguenillés, mal armés, ces pauvres gars tremblaient à notre arrivée, racontant qu'ils étaient attaqués chaque nuit Mais mes hommes, qui ont un moral extraordinaire, ne s'en laissent pas conter. Ils s'affairent aux services de guet, au ravitaillement, à l'aménagement des emplacements de combat. L'armement est renforcé dès les premiers jours.

Nous faisons aussitôt connaissance avec les obus de 77 que, de temps en temps, l'ennemi fait pleuvoir sur le fort, mettant les nerfs à vif, nous astreignant à de strictes consignes de sécurité. Il est clair qu'en face de nous, dans les bois, et en position avancée par rapport au fort de Roche-la-Croix que nous ne pouvons voir, des observateurs nous surveillent. Mais ces tirs n'occasionnent que d'insignifiants dégâts matériels.

Toutefois, chaque nuit - des nuits aux cours desquelles la température descend déjà à - 20 degrés - les guetteurs signalent des bruits bizarres : éclats de voix, cliquetis, bruits de cisaillement de fils barbelés Et dans la nuit du 3 au 4 décembre - la Sainte-Barbe, que s'apprêtaient à fêter nos mineurs - c'est, semble-t-il l'attaque, que nous attendions plutôt aux casemates, et qui est déclenchée au fort supérieur.

A la tombée du jour, un guetteur de ce fort signale déjà plusieurs ennemis revêtus de cagoules blanches, dissimulés dans les bois. Tous attendent aux emplacements de combat. L'ennemi, m'annonce-t-on au téléphone, attaque à minuit, franchissant le fossé près de la porte d'entrée; le fort serait entouré bientôt de tous côtés. Les nôtres lâchent des rafales de F.M., envoient des grenades. Je demande le secours de l'artillerie, qui déclenche un tir à proximité immédiate du fort. Les assaillants n'insistent pas, se rallient par fusées, redescendent en sondant les défenses du fort moyen pendant quelques minutes et disparaissent.

.../

Que s'est-il passé exactement cette nuit-là ? Les témoignages sont restés confus, sinon contradictoires. Il n'y a eu ni combat corps à corps, ni blessé chez nous, ni traces de sang. L'ennemi n'a pas tiré, selon les uns, a fort peu tiré selon les autres. On relèvera, incontestablement, de nombreuses traces dans la neige, et des coupures fraîches dans les réseaux de barbelés qui entourent le fort supérieur.

Tout compte fait, mes hommes, après un moment d'affolement, ont supporté avec courage et sans défaillance ce premier contact avec l'ennemi, un contact qui se présentait dans des conditions auxquelles ils n'étaient manifestement pas préparés. Mais nos prédécesseurs avaient dit vrai : la nuit la montagne appartient à l'ennemi, qui multiplie les patrouilles, vient sonder et harceler nos défenses. C'est cette situation qu'il nous faut absolument retourner.

Dès les premières nuits, j'organise des patrouilles, à objectifs tout d'abord limités et rapprochés, puis plus éloignés. Elles ne font aucune rencontre. Peut-être l'ennemi a-t-il jugé la défense du fort plus sérieuse qu'il ne le pensait ? Pendant deux semaines il ne vient plus rôder de nuit aux alentours. Aurait-il pris ses quartiers d'hiver, retranché sans son fief de Roche-la-Croix ?

°
° °

Le commandement veut en avoir le coeur net. Le 17 décembre, je reçois l'ordre d'envoyer une forte patrouille de reconnaissance, et éventuellement d'occupation, vers l'ouvrage dit de l'Ancien Camp, simple abri qui protège les abords du fort de Roche-la-Croix et lui sert sans doute d'observatoire, puis s'il y a lieu vers ce dernier fort, au-dessus duquel notre aviation, au cours des derniers jours, n'a décelé aucun mouvement.

Je quitte le fort de TOURNOUX dans la nuit du 17 au 18, à 3 heures, avec un effectif de deux sections. Il gèle à pierre fendre, mais la montée très raide dans la neige profonde nous réchauffe rapidement. A 9 heures, nous atteignons et fouillons l'abri de l'Ancien Camp, vide de tout occupant ; c'est alors que nous apercevons deux Allemands, à une centaine de mètres devant nous, qui se replient rapidement vers le fort et y donnent l'alerte. Je fais déployer quatre groupes de combat le long des lignes de faite : un guetteur signale la sortie précipitée de l'ouvrage de Roche-la-Croix d'une bonne vingtaine d'Allemands en cagoules blanches, venant gagner, semble-t-il, des positions préparées à l'avance, et le combat ne tarde pas à s'engager.

Les tactiques sont opposés : les nôtres ne bougent pas, enracinés dans la neige, prêts à tirer à la moindre occasion ; l'ennemi, au contraire, semble effectuer un véritable ballet, ponctué d'appels et d'interjections rauques. De grands gaillards bondissent d'arbre en arbre, traversent même la petite route qui relie les deux ouvrages du fort et que nous prenons partiellement sous notre feu. A condition d'être installé sur de bonnes positions, ce qui est notre cas, et de ne pas se laisser déborder par un mouvement tournant, en prévision duquel j'ai d'ailleurs gardé des groupes

.../

en réserve, la situation ne peut qu'évoluer en notre faveur : en une demi-heure, nous avons tué au moins trois Allemands et en avons blessé trois autres. Sous nos yeux, les corps sont tombés, ont été emmenés Quant à nous, nous n'avons encore aucune perte.... Hélas ! A ce moment, le lieutenant pasteur WEHRUNG, qui se tient à côté de moi, jumelles à la main, nous alerte :
- Attention, planquez-vous ! Il y en a un qui va tirer !

Et au même moment il s'écroule dans la neige, le front percé d'une balle qui a traversé le casque comme du beurre. Il mourra quelques minutes plus tard.

Aussitôt, j'organise le décrochage, le repli, dans des conditions difficiles, car un important groupe d'Allemands munis de chiens vient d'être signalé, quittant le fort et engageant un mouvement de débordement. J'évacue le corps de mon lieutenant sur un des mulets qui avaient monté le matériel radio, puis décroche groupe après groupe, et, aussitôt quittée la position de l'Ancien Camp, fait déclencher un tir d'arrêt bien réglé, qui abat les bois évacués - Le retour s'opère sans encombre.

Nous pleurons tous notre lieutenant, beau combattant, homme droit, homme de coeur; mais ce sont nos protestants, surtout, qui font peine à voir. Ils faisaient toujours corps avec leur pasteur. La Légion d'Honneur lui sera décernée à titre posthume. Pour ma part, je serai cité pour cette action à l'ordre du Corps d'Armée. Mais je resterai très marqué par cette mort, survenue exactement à mes côtés. Jusque là, j'avais donné, je crois, bien des preuves de courage, mais d'un courage sans grand mérite, fait d'inconscience, non soumis à l'épreuve du feu. Désormais, je saurai ce qu'est la peur au combat, et je devrai plus d'une fois me mater

°
°

Cet engagement a définitivement aguerris nos hommes, et remonté le moral de tous. Désormais, la vie au fort va être, sinon confortable, du moins plus paisible, moins engeôlée, marquée de moments de détente. Les uns après les autres, tous sont incorporés dans des patrouilles, de jour et de nuit, dont ils reviennent enchantés. Petit à petit, la région nous est familière; les maisons des hameaux voisins déserts, tels que le village de TOURNOUX, sont visitées; tout est respecté, mais on se presse autour d'objets exotiques étranges : dans toute cette vallée, il n'y a pas de famille qui n'ait des parents au Mexique, terre d'exil de ses ancêtres : c'est l'origine du nom de BARCELONNETTE. On sait que tel est le cas de Paul RAYNAUD.

Certaines de ces patrouilles ont pour objet de fixer, de nuit, au plus près de l'ennemi, des tracts destinés à inciter les soldats ennemis à désertir. De jour, nos patrouilles rencontrent parfois celles de la Section d'éclaireurs skieurs, montée de toutes pièces par notre professeur de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, le sympathique barbu Jean LETOURNEUR, lequel, pour ce faire, a prélevé dans les compagnies les quelques skieurs disponibles, m'amputant notamment d'une partie de mes élèves-ingénieurs. Avec cinq ou

..../

six hommes qu'il m'a laissés et qui connaissent un peu la pratique du ski, je monte moi-même une patrouille de skieurs, qui passera quelques bons moments, mais ne se hasarderá pas à skis sous le feu de l'ennemi

Vers la mi-décembre, le bataillon F.F.I. de la Loire - que tous appellent "bataillon MAURY" - est enfin officiellement reconnu et incorporé dans l'Armée régulière : il devient le 2^e bataillon du 99^e Régiment d'Infanterie Alpine, dissout après l'armistice de 1940, et reconstitué. Ma compagnie y prend le n° 6.

Nous sommes fiers de cet enrégimentement. Le 99^e R.I.A. a un glorieux passé. A l'origine, il s'appelait le "Royal Deux-Ponts" (du nom d'une principauté située en Sarre et Rhin). Il était passé au service du Roi de France, prenant part notamment à la guerre d'indépendance des Etats-Unis. Transformé en 99^e R.I.A. en 1791, il s'illustra dans la campagne d'Italie de Napoléon, puis à Essling, Wagram, la Moskowa. Il participa aux campagnes d'Algérie, en 1855 et 1863, et se couvrit de gloire entre-temps lors de l'expédition du Mexique, enlevant à lui seul une position tenue par 6.000 Mexicains, faisant 1.200 prisonniers. En 1870, il est à Freschwiller, à Sedan. Il se bat dans les Vosges en 1914, puis sur la Somme, en Champagne; à Verdun il est au coeur de la bataille, subissant des pertes énormes; il participe à l'offensive générale des alliés de 1918, et rejoint enfin sa garnison de Lyon, après avoir perdu 88 officiers et 3.200 soldats.

Le 8 janvier 1945, le commandement monte une opération d'embuscade dans les bois qui, en contre-bas du fort de Roche-la-Croix, dominant la vallée de l'Ubayette et la route internationale du col de Larche. Les forces, dans lesquelles ma compagnie a fourni l'essentiel, avec deux sections et un groupe de combat, quittent le fort à trois heures dans la nuit, et gravissent à nouveau la rude pente qui nous est maintenant familière - Le chef d'escadron LE PAGE, commandant le secteur de l'Ubaye et le capitaine MAURY, dont les os de la jambe gauche sont à peu près ressoudés, sont venus et grimpent avec moi. Mais l'embuscade, mise en place à l'aube en divers endroits, ne donne rien, et on ne relève aucune trace fraîche dans la neige - Nous allons nous replier, en fin de matinée, lorsqu'un de mes guetteurs signale une patrouille d'ennemis en cagoules blanches, espacés d'une vingtaine de mètres, remontant la vallée le long de la route du col de Larche L'un d'eux est aussitôt abattu, malgré la distance, par un de nos F.M. et ramassé par les autres, qui rampent derrière la murette qui borde la route, et hurlent à pleine gorge, appelant à l'aide vers les ouvrages de Saint-Ours et Roche-la-Croix. Ils franchissent un carrefour au pas de course, et nous en blessons un autre à la jambe. C'est alors que des tirs d'armes automatiques montant de la vallée commencent à siffler à nos oreilles, et que des obus tirés de Larche ou de Roche-la-Croix explosent près de nous, et nous nous replions sans incident.

Hélas, un mois plus tard, l'ennemi devait prendre sa revanche et accrocher dans les mêmes conditions, du haut de ses ouvrages, une patrouille de la Section d'éclaireurs skieurs, engagée sensiblement au même endroit : le caporal-chef Henri BOEHLER, qui venait de notre compagnie, et qui commandait la patrouille, a le pied gauche arraché par une mine, et c'est un véritable martyr qu'endurera la patrouille pour l'évacuer et le ramener jusqu'au fort, sous le tir des armes automatiques et sous une pluie d'obus, après qu'aient été vainement tentés des tirs d'obus fumigènes pour la dérober aux regards de l'ennemi. Progressant par petits bonds, les hommes mettront plusieurs heures

.../

à ramener leur chef couché sur ses skis, qui, garrotté tant bien que mal, perd rapidement ses forces, et qu'une transfusion opérée dès son arrivée n'arrivera pas à sauver. Il mourra dans la nuit.

Un de ces nombreux raids nocturnes auxquels nous nous livrons, qui m'a laissé un vif souvenir, est la reconnaissance du village de GLEIZOLLES. Ce hameau d'une quinzaine de pauvres masures, situé presque au pied de notre fort, au confluent de l'Ubaye et de l'Ubayette, périodiquement ravagé par les crues de l'une ou de l'autre, est en principe en plein "no man's land". Mais nos guetteurs affirment que, la nuit, il leur arrive de voir des lumières s'y allumer quelques instants; nos patrouilles qui passent à proximité reviennent en annonçant que le hameau retentit de bruits bizarres métalliques, de bruits de cloches ... Je décide de monter, avec une section, une opération nocturne d'investissement et d'occupation éventuelle, dont j'escompte qu'elle aura au moins le mérite d'enlever à GLEIZOLLES sa réputation de "village hanté".

Il fait nuit noire, un froid polaire. Franchissant l'Ubaye au gué habituel, nous avons la mauvaise surprise d'en trouver le niveau plus élevé que lors des passages précédents, et les bottes sont pleines d'eau.... Ceux qui ne prennent pas la précaution de les vider instantanément après la traversée sentiront leurs bottes se figer en une minute, et souffriront par la suite de terribles engelures. Rapidement, le village est investi, et, parcourant précautionneusement ses ruelles, nous comprenons l'origine des bruits qu'il émet : situé au carrefour de deux vallées, il y règne un vent violent, les portes battent, et nous identifions même les clochettes dont le tintement nous intriguait. Nous nous proposons de fouiller les maisons, lorsque le lieutenant MET m'appelle, et me montre un curieux fil métallique attaché à la poignée d'une porte. A son avis, il doit être relié à une mine Nous nous écartons à bonne distance, tirons sur le fil, et effectivement une explosion éclate dans la nuit ! Aussi, ayant rempli mon objectif en constatant que le village n'est pas occupé, je n'insiste pas, et nous rentrons sans encombre.

Quelques semaines plus tard, des artificiers seront envoyés à GLEIZOLLES : ils y trouveront plusieurs dizaines de mines, disposées dans toutes les maisons ! Ils nous raconteront aussi comment, peu après leur arrivée, au petit matin, ils verront surgir avec ahurissement, dans cette zone interdite aux civils, un vieux paysan du village, traînant une brouette contenant un bidon d'essence, une pompe à main, une vieille batterie d'accus; une heure après, l'homme repartira paisiblement au volant de sa voiture, une vieille guimbarde qu'il avait cachée dans la paille de sa grange depuis près de cinq ans!

La 14 février, à huit heures du matin, un appel téléphonique en provenance de la casemate m'alerte au fort inférieur : une troupe en désordre est observée par les guetteurs, descendant la route en lacets qui conduit de l'Ancien Camp au pont sur l'Ubaye, au pied de la casemate Non seulement ces gens ne se cachent pas, mais ils font entendre des clameurs, et agitent des mouchoirs blancs et des branchages. Je les fais encadrer au niveau du pont : ce sont 21 sous-officiers et soldats italiens, qui ont déserté au fort de Roche-la-Croix quatre heures plus tôt, et viennent se rendre. Le capitaine MAURY, alerté, me dit de les lui amener pour interrogatoire. Ils

.../

ne demandent qu'à parler, avec volubilité. Ils déclarent appartenir à la Division Littoria, dans laquelle chaque compagnie est encadrée de gradés allemands, chargés de la police et de la surveillance générale. Après six mois d'instruction en Westphalie, cette division a été engagée au début du mois sur le Front des Alpes, occupant notamment le fort de Roche-la-Croix, les ouvrages de Saint-Ours, le Col de Larche; l'abri de l'Ancien Camps, où nous avons maintes fois patrouillé, et accroché l'ennemi le 17 décembre, est utilisé comme observatoire et n'est pas occupé en permanence. Un bataillon allemand a été placé en réserve de secteur, au-delà du col de Larche, en territoire italien. D'après eux, le moral des troupes est assez bas. Ils nous déclarent que dans l'engagement du 8 janvier, nos mouvements dans la vallée de l'Ubayette ont été suivis depuis les ouvrages de Saint-Ours, et que c'est volontairement que le feu n'a pas été ouvert sur nos patrouilles D'autres éléments, nous disent-ils seraient disposés à désertir, et n'en sont retenus que par la crainte de représailles allemandes contre les familles. Il ne resterait au fort de Roche-la-Croix que quelques gradés allemands qu'ils auraient ligotés, coupant le téléphone, enlevant les percuteurs aux armes lourdes !

Le capitaine MAURY se concerte avec moi. Nous sommes tous deux d'avis de partir sur-le-champ, et de sauter sur le fort. Mais la décision appartient au commandant du secteur de l'Ubaye, le commandant LE PAGE. Il veut que les hommes se restaurent avant de partir, et que l'attaque soit protégée par une couverture à mettre en place. C'est seulement à midi que je m'ébranle avec 4 sections de combat vers Roche-la-Croix. A l'Ancien Camp, des traces fraîches de ski révèlent la présence d'observateurs, qui se sont repliés à notre arrivée. Notre avance se poursuit jusqu'à une centaine de mètres du fort; mais un feu nourri, à partir de postes de guet occupés de part et d'autre de l'entrée du fort, un tir d'artillerie déclenché sur nous, et l'abondance de la neige s'opposant à toute progression, m'incitent à décrocher vers 17 heures 30 après avoir demandé un tir d'artillerie. Un de nos hommes a été blessé au genou. Au cours du temps que nous avons perdu dans la matinée, les Allemands ont réoccupé la position

°
°°

Il y a près de trois mois que mes hommes sont à l'épreuve; ils ne se plaignent pas, mais il est largement temps qu'ils soient mis au repos. Arrivés dans des conditions difficiles, ils ont, par leur moral, leur mordant, retourné la situation d'attaqués qu'était la leur au départ, devenant les attaquants, s'aventurant à plusieurs reprises jusqu'aux portes des ouvrages de l'ennemi. Aussi, lorsque la relève est décidée, et fixée au 17 février, est-elle bien accueillie dans l'ensemble. Je sens pourtant, dans la conscience de chacun, le regret de laisser inachevée l'oeuvre de libération. Ce regret, il me tenaille aussi. Et c'est avec soulagement que, le jour du départ, faisant part de cet état d'esprit au commandant LE PAGE à qui je fais mes adieux, je l'entends m'expliquer que le commandement a l'intention d'attaquer et de prendre quelques semaines plus tard, l'ouvrage de Roche-la-Croix. Et il ajoute :

.../

- Ce jour-là, où que vous soyez, je vous rappellerai.

La relève - à l'exception de la Section d'éclaireurs skieurs, qui reste engagée - est rapidement effectuée, par un escadron du 5^e Régiment de Dragons, unité comportant des combattants F.F.I. de la région de Montceau-les-Mines encadrés par un important contingent d'éléments d'active; elle est peu initiée - tout comme nous à nos débuts - à la guerre de montagne. Avec son installation coïncide le dégel. Quelques jours après notre départ, entreprenant leurs premières patrouilles, nos successeurs feront l'expérience amère des champs de mines... Dans toute la zone que nous avons battue en tous sens pendant l'hiver, protégés par une épaisse couche de neige, l'ennemi avait posé des centaines et des centaines de mines, qui feront plusieurs morts et blessés....

Quant à nous, après quelques semaines passées à Barcelonnette avec le reste du bataillon, nous en sommes séparés le 18 mars, et transportés dans les Hautes-Alpes, dans la calme cité d'EMBRUN. La discipline s'est faite aussi lâche que possible; de larges permissions sont accordées par roulements, et mes hommes partent massivement vers la région stéphanoise, dont ils sont presque tous originaires. Pour ma part, je ressens une grande fatigue, que la tension et l'air vivifiant avaient masquée jusqu'ici; venant après la vie harassante du temps d'occupation, les patrouilles nocturnes, les incessantes montées et descentes entre les différents ouvrages du fort, m'ont fortement marqué. C'est avec terreur qu'un soir, je m'aperçois que mon urine est rouge foncée; le médecin militaire veut m'évacuer sur l'hôpital militaire de Grenoble. Mais si je lui obéis, je sais que je dois renoncer à être à la tête de mes hommes lors de l'attaque de Roche-la-Croix, dont nous rêvons tous. Je fais valoir que je suis au repos, que je puis rester allongé autant que je le veux, qu'ensuite il s'agira de la participation à une opération très limitée dans le temps. Il me laisse en observation, et l'hématurie ayant cessé après quarante-huit heures, se laisse fléchir, moyennant ma promesse de rejoindre l'hôpital après ce sursis qu'il m'accorde.

Peu après le 24 mars, le reste du bataillon quitte à son tour Barcelonnette, et se voit confier, à 20 kilomètres de Briançon, la défense du col de Montgenèvre. Toujours au repos à Embrun, nous voyons dans cet isolement, la confirmation que ma compagnie est gardée en réserve pour la fameuse attaque. Mais plusieurs semaines passent encore avant que la nouvelle parvienne enfin, le 18 avril; mes hommes l'accueillent dans un débordement de joie....

°
° °

Des camions nous conduisent le 20 avril jusqu'au petit village de la CONDAMINE, qui doit nous servir de base de départ, et qui n'est distant que de deux kilomètres de notre vieux fort de TOURNOUX, toujours occupé par un escadron du 5^e Dragons. La journée du 21 est consacrée à une révision

.../

générale des armes, des munitions, des postes de radio, et le 22 à 0 heure, par un beau clair de lune, la compagnie s'ébranle, gravissant les pentes familières.

L'attaque doit être menée par l'escadron du 5è Dragons, aux ordres du Capitaine COLLONGES; par notre compagnie, et par une section de renfort provenant du 159è R.I.A., l'ensemble appuyé par l'artillerie et les équipes de brancardiers, démineurs et radios de l'Armée d'Afrique. L'ouvrage de Roche-la-Croix, perché sur un éperon rocheux, présente à l'assaillant trois parois presque verticales, et se trouve dominé par une batterie qui le protège; seule, l'entrée de l'ouvrage peut constituer un point faible, mais elle est facilement défendue. D'après le plan de manoeuvre, l'escadron COLLONGES doit s'emparer de la batterie haute, relativement moins protégée, et, à l'heure H. dévaler sur le fort; une section de ma compagnie, placée en bouchon au pied du fort, doit interdire toute manoeuvre extérieure de l'ennem. Avec les autres sections, après avoir nettoyé et occupé les éventuelles positions avancées, telles que l'Ancien Camp, je dois fixer l'objectif par leurs feux pendant la progression des Dragons et, à l'heure H. donner l'assaut simultanément avec eux.

La marche d'approche, fortement ralentie par les précautions auxquelles nous astreignent les innombrables mines dont la région est truffée - seules des pistes étroites ont pu être déminées - est longue et pénible, dès que la lune se cachant, la nuit devient opaque. L'escadron COLLONGES, qui doit s'élever très haut pour redescendre sur la batterie, connaît de multiples difficultés, et la prise de celle-ci qui, espérait-on, devait être réalisée dès le matin en un tournemain, sera très longue.

Pour notre part, nous occupons dès huit heures les positions de l'Ancien Camp, puis une heure après, celles qui sont prévues pour l'assaut. Aussitôt, les armes automatiques du fort nous prennent à partie. Les rafales rageuses des M.G. allemands contrastent étrangement avec la sérénité de nos mitrailleuses Hotchkiss. Le caporal ALIRAND, qui s'était posté au point le plus avancé du dispositif, est tué au moment de mettre sa pièce en batterie.

Durant ce temps, la section placée en bouchon au pied du fort, aux ordres de l'adjudant-chef MAUSSET, a fort à faire avec les mines, et bientôt nous avons deux hommes amputés, l'un d'un bras, l'autre d'une jambe, et plusieurs blessés. De plus, cette section doit essayer stoïquement les feux de l'ouvrage de la vallée, celui de Saint-Ours; c'est elle qui aura fourni l'effort le plus méritoire et le plus ingrat.

Quant à moi, placé au milieu de mes autres sections, j'ai les jumelles braquées sur le fort en permanence, et je suis tant bien que mal, par radio, la progression difficile de l'escadron COLLONGES. Il faut absolument détourner de lui l'attention des armes automatiques du fort. Pendant de longues heures, c'est un véritable jeu de cache-cache; dès qu'une mitrailleuse crache par une embrasure, nous l'arrosions ainsi que les deux qui l'encadrent. Mes hommes ont magnifiquement choisi et protégé leurs positions dès les premiers instants, sinon la casse serait terrible

.../

Enfin, vers seize heures, une immense rumeur venue d'en haut nous annonce que la batterie surplombant le fort est prise. L'ouvrage résiste toujours; lentement nos sections progressent, tandis que le duel des armes automatiques se poursuit. Une à une, il semble que les mitrailleuses allemandes se taisent; bientôt, on n'en entend plus qu'une seule, qu'un coup d'embrasement réduit au silence : on retrouvera le corps du tireur coupé en deux par une rafale.

Les Dragons commencent leur descente sur le fort. Pour protéger leur progression, je commande un feu d'enfer de toutes nos armes, durant quelques minutes, à la suite duquel je vois brandir timidement un drapeau blanc à une fenêtre ... Peu convaincu, je commande un nouveau tir. Cette fois l'emblème est brandi avec une conviction évidente. Je bondis, suivi de mes hommes, me présente à la porte, fais volatiliser la serrure par une grenade bien ajustée, et pénètre le premier dans l'ouvrage conquis, dont la garnison, rangée le long du mur, lève consciencieusement les bras Nous y trouvons 25 soldats allemands, et 11 italiens.

La chute du fort entraîne la reddition quasi-simultanée des ouvrages annexes du système de défense; en vingt-quatre heures, sont ainsi libérés plusieurs villages, faits plus de cent quarante prisonniers, sans parler des tués et des blessés, conquis trois canons et un important butin. Nous avons payé cette victoire de deux morts, de plusieurs blessés; les Dragons ont éprouvé des pertes bien plus sensibles encore. Mais c'est avec la joie au coeur, le sentiment de plénitude de la tâche enfin accomplie que nous quittons l'ouvrage dès le lendemain matin. J'obtiens pour mes hommes un important contingent de décorations, et me verrai attribuer pour ma part, à la suite de cette action, une citation à l'ordre de l'Armée, puis la Croix de la Légion d'Honneur.

°
° °

Pendant ce temps, le reste du bataillon, en position à Montgenèvre, a participé à plusieurs engagements. Le 27 avril, il constate que l'ennemi décroche, faisant exploser le matériel qu'il ne peut emporter, dont les fameux canons "de marine" à longue portée installés au fort du Chaberton. Se lançant à sa poursuite, le bataillon dévale les pentes italiennes, passant à Clavière. Nous sommes dirigés vers lui, et le rejoignons, dix kilomètres plus loin, à Cesana-Torinese. Ensemble nous poursuivons notre descente et dépassons Oulx, puis Exilles et parvenons à Suze, escortés par les "partisans italiens". C'est dans cette ville que, pour nous, se terminent les hostilités. En Italie, une surprise nous attend : nous ne savions pas que la population entière, affreusement brimée par l'occupant allemand et le régime néo-fasciste, luttait vaillamment dans la clandestinité, et nous attendait, nous ses libérateurs, avec la plus grande impatience ! C'est du moins ce dont tous veulent nous convaincre : et chacun de revêtir en notre honneur des tenues camouflées, bariolées de maquisards, et d'agiter des petits drapeaux alliés... Qu'importe ! Il fait beau temps, l'air est léger, les filles sont jolies, c'est la fin de la guerre, et nous nous laisserons volontiers cajoler

.../

Au fur et à mesure de notre progression, notre aumônier, le Père EUSEBE, célébrait une messe dans chaque village. Les habitants semblaient le vénérer, l'appelaient "il Capouchino", lui baisaient le bas de la robe... A l'arrivée à Suze, le 29 au soir, il voulut une célébration plus imposante. Le capitaine MAURY, dans ses souvenirs de guerre, raconte ainsi l'évènement :

"La Père EUSEBE se précipita chez l'évêque, pour demander qu'un service solennel soit célébré sur-le-champ. Alertés par les sonneries de cloches, les habitants accoururent. L'évêque vint m'attendre devant le porche. Je rentrai, escorté de de FRONDEVILLE, et de mon adjoint le lieutenant DUPUIS.

Avec FRONDEVILLE, nous fûmes placés au premier rang, qu'on avait recouvert d'un tissu rouge brodé d'or. L'évêque s'assit sur son trône. Le Père EUSEBE célébra l'office, servi par le lieutenant DUPUIS qui allait, venait, s'agenouillait comme s'il effectuait un service militaire.

Avec FRONDEVILLE, nous nous étions ostensiblement débarrassés de nos mitraillettes, que nous avions posées devant nous. A la fin de la messe, l'évêque nous fit demander d'aller dans le chœur, pour recevoir sa bénédiction. Nous nous agenouillâmes côte à côte, la tête baissée. La foule applaudit, et cria "Vive la France". Pour la première fois, et pour ne pas être en reste, je criai à mon tour "Vive l'Italie". En traversant la nef vers la sortie, les gens restés en place et tournés vers nous nous manifestaient une très vive sympathie ..."

A la sortie, une surprise nous attend : le lieutenant-colonel VALETTE d'OSIA (surnommé "la mallette d'osier") arrive à la tête de ses chasseurs. Ayant franchi la frontière au col du Mont Cenis, il a comme nous, mais sur une autre route que la nôtre, dévalé les pentes italiennes. Il comptait bien arriver le premier à Suze, mais avait été retardé dans sa progression par de nombreuses mines. Il ne paraît pas enchanté de se voir devancé ...

Notre avance vers Turin se poursuit; mais des ordres nous obligent bientôt à ralentir, puis à nous arrêter, non loin de Rivoli, à une quinzaine de kilomètres de Turin. Le maréchal ALEXANDER, qui commandait les troupes alliées du front nord-italien, et qui s'était heurté, devant TURIN, à une résistance plus forte qu'il ne l'escomptait, entendait bien faire le premier son entrée triomphale dans la capitale piémontaise. Bien que la route soit libre devant nous, nous sommes priés d'attendre; c'est avec vingt-quatre heures de retard au moins sur les possibilités réelles, qu'un détachement réduit du bataillon pénètre le 8 mai à Turin. Il est admis à assister à une grand'messe solennelle, célébrée en plein air par le cardinal archevêque et servie par le Père EUSEBE, toujours aussi entreprenant. Après avoir participé au grand défilé de la libération, follement acclamés, nous nous égaillons dans la ville durant une demi-journée. Encasernés dès la nuit, nous reprenons le lendemain la route inverse, et notre bataillon s'installe en occupation provisoire à Oulx; ma compagnie est détachée à BARDONNECHE, à 14 kilomètres d'Oulx, et une dizaine de kilomètres de la frontière française (col de l'Echelle).

Me voici commandant de la place de cette charmante petite ville de montagne, située au débouché italien du tunnel ferroviaire de FREJUS. Je réquisitionne le plus grand et luxueux hôtel, l'hôtel Fréjus. Mes hommes vont y vivre plusieurs semaines comme ils n'en ont jamais vécues : chambres

individuelles ou à deux, personnel pour l'entretien de l'hôtel, restaurant par petites tables Sans parler du moral qui est au plus haut, le résultat sur l'aspect extérieur est immédiat. Tous lessivent avec ardeur, sont parfaitement propres, voire coquets, les quelques barbes conservées sont soigneusement taillées

J'échange avec le maire MASSARA et avec le curé des visites de courtoisie - M'invitant à sa table, le maire me fait sa profession de foi :

- Je suis communiste chrétien, comme, chez vous, MARITAIN et Georges BIDAULT ! Ce qu'il ne me dit pas, mais que d'autres ne manquent pas de me confier, c'est qu'il fut aussi, en des temps meilleurs, un fasciste très zélé, et passablement francophobe - Je reste néanmoins avec lui dans de bons termes, et le jour vient même où nous organisons de concert, dans les salles de notre hôtel, une grande soirée dansante de réconciliation et d'amitié franco-italiennes ! Les villageois y viennent en grand nombre et j'inaugure le bal en invitant à danser la femme du maire, une grande femme brune très pincée, rapidement imité par les plus fringants de mes hommes

Dans ce village et dans toute la vallée de la Doire, une forte proportion de gens descendant de Français du temps de Louis XIV, portent des noms français. Il s'y est paraît-il toujours manifesté, avant le régime fasciste, une minorité pro-française, désireuse d'un rattachement. Ce n'est le cas ni du maire, ni des chefs partisans locaux : apparemment très amicaux, ils ne descendent pas de familles françaises, et sont hostiles à un rattachement à la France. Ils auraient même, me dit-on, proféré des menaces à l'égard des gens, des femmes surtout, qui entretiendraient des rapports avec nous. La population, elle, nous est très favorable; en témoigne le succès de notre bal, malgré ces menaces.

Plusieurs habitants viennent s'ouvrir à moi, affirmant que cette tendance pro-française est largement majoritaire. Dans le même temps, le commandement enquête à ce sujet : le capitaine MAURY me confie le soin d'effectuer un sondage, en circulant dans la région que nous occupons. Il en résulte que j'estime à plus des deux tiers la proportion des voix qui se prononceraient pour un rattachement. Mais les civils n'osent pas manifester publiquement ce sentiment et ne s'expriment ouvertement qu'au fond de leurs maisons. La situation, me dit-on serait sensiblement la même, et la population peut-être plus sympathisante encore dans tout le Val d'Aoste. Les temps seraient-ils mûrs pour faire payer à l'Italie sa belligérance en procédant, avec l'accord des populations concernées, à des rectifications de frontières ? Nous recevons des instructions très précises, nous enjoignant de ne pas nous engager, mais nous laissant entendre que des négociations poursuivies au sommet pourraient bien en décider ainsi: En fait, on sait que les seules rectifications mineures qui interviendront par la suite concerneront TENDE et la BRIGUE, plus au sud, en Haute Provence.

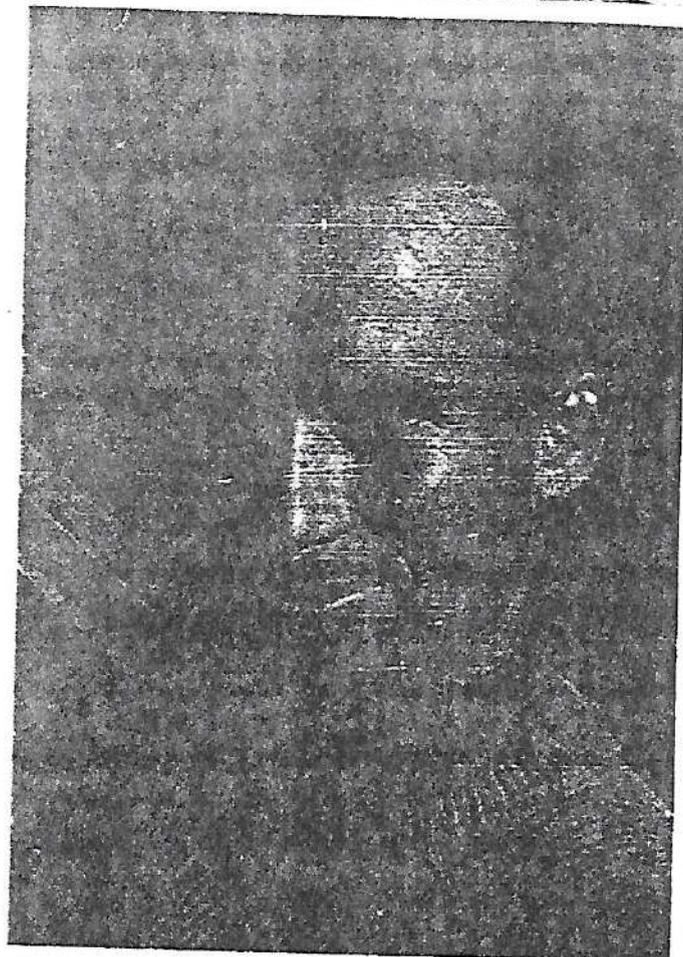
Il n'y a pas de terme fixé à notre occupation, nous menons une vie merveilleuse de détente au soleil, et je fais, au volant de mon cabriolet, de belles excursions dans la région, ainsi que l'ascension du mont Chaberton. Mais je n'ai plus de raison sérieuse de m'éterniser. Je demande ma démobilisatio

.../

et le 23 mai, tenant enfin la promesse que j'avais faite à notre médecin, je pars pour l'hôpital militaire de la Tronche à Grenoble, afin d'y faire soigner mes reins. Les adieux que je fais à ceux qui ont été des volontaires de tous les instants, et pour toutes les missions, depuis plus de neuf mois, sont déchirants. Tous stéphanois, ils sont très unis maintenant et créeront à leur retour une Amicale très vivante, dont je serai le Président d'honneur, l'adjudant-chef MAUSSET le Président - l'Amicale "REVANCHE", qui fera paraître un bulletin périodique, tiendra des réunions, et gèrera même un petit budget social.

Dès les jours suivant mon départ, ma compagnie, commandée par le lieutenant MET, et le reste du bataillon, se replient en train à Briançon, puis en cars et camions dans la région de Montmélian. Le bataillon participera aux fêtes du 14 juillet et du 19 août (libération de la ville), à Saint-Etienne, avec défilé et remise de décorations, sous les acclamations de la foule, avant d'être dissous le 1er novembre. Au cours de son hiver alpin, il avait perdu 14 officiers, sous-officiers et soldats, et connu un grand nombre de blessés, ou d'amputés en raison du gel.

°
°



Avril 45